

Atelier d'écriture du 9 octobre 2016, animé par Ingrid Thobois

Sélection des textes écrits à partir de la sculpture (bronze) « L'âne Cadichon » de Claire Crêtu

Pour voir l'œuvre, c'est ici : <http://www.animal-art-gallery-paris.com/sculpture/135-cadichon-tete-d-ane.html>

Pour en savoir plus sur l'artiste, c'est ici : http://www.animal-art-gallery-paris.com/26_cretu-claire

*

Réparation

Ça ne se chasse pas un âne. C'est tout de même étrange que Claire ait choisi de me sculpter comme un trophée. Frange improbable, oreilles dressées en signe de victoire (sa victoire), museau dans la poussière. Sans doute n'aime-t-elle pas les ânes, sans doute a-t-elle voulu me mettre à terre.

Les chansons avaient toujours accompagné Claire. Elle pouvait associer une chanson à chaque moment de sa vie, et ce depuis sa toute petite enfance. Elle aimait chanter, mais le *Petit Âne gris*, non, vraiment, elle n'aimait pas. Ni l'entendre, ni la chanter. Trop triste, trop laid.

Elle avait bien pensé, dans sa folie, franchir la barrière en bois, se laisser guider, les pieds dans la rosée, par son odeur âcre et bestiale, lui faire du mal, pour ne plus que son cri l'effraie dans la nuit, pour ne plus qu'il lui rappelle cette peur et cette tristesse qu'elle ressentait quand on lui fredonnait cette chanson, pour se réparer.

Ln Duval

Un dimanche

À l'écoute du silence. Ses grandes oreilles d'âne captent des sons que je n'entends pas. Nous sommes immobiles son regard me l'impose bien qu'il ne me regarde pas. Ses yeux écoutent.

Je l'ai cru triste je me trompe.

Il palpe l'air, il sonde ma présence, pourquoi je suis là, où pourrait-il aller si j'étais une menace ? Sa tête a traversé le mur, son corps est à l'abri.

La confiance s'est installée. Envie de caresser son front. La main dans sa crinière nous pourrions un instant fermer les yeux, déposer nos peurs, se délivrer de la sauvagerie des hommes.

J.H.

Le Loup

Quel chemin a-t-il suivi de la boule de terre jusqu'à cette tête d'âne ? Il se pourrait que les oreilles aient précédé le reste de la tête. Elles sont magnifiques, creusées comme des coquillages. Elles sont dressées, à l'écoute, modèlent le regard oblique de la bête. Ce n'est pas le regard habituellement paisible de l'âne, c'est un regard inquiet, grave, profond, enfoui sous la masse broussailleuse du pelage du front. Mais aussi, je le sens passif ou pensif. Le front d'un penseur. S'il était hybride, ce front serait appuyé sur un poing comme « Le penseur » de Rodin. Là, c'est un animal, seulement un animal. Je glisse maintenant sur ses naseaux presque palpitants, à ras de la sellette. Une esquisse de cou derrière les oreilles donne la clé du mystère de la position de la tête qu'il baisse, museau contre sol et pourtant, manger ne semble pas être son occupation essentielle.

Celle qui domine c'est la pensée. Cet animal pense. Pense et écoute le monde. Étonnante singularité.

Ma main s'attarde sur un autre museau tiède, vulnérable. Celui d'un agneau, une nuit à la bergerie. Les agneaux étaient regroupés dans un coin du fenil car les nuits étaient fraîches, là-haut. Il y faisait tiède et doux. Îlot matriciel dans ce monde âpre et dangereux de la haute montagne.

A proximité, le troupeau, resserré autour de la bergerie. L'âne si doux, délesté de ses paniers, broutait l'herbe, débonnaire. Un bouc à l'odeur sauvage se frottait aux brebis.

Plus tard, j'ai préféré les petites chèvres indociles escaladant le maquis, en toute liberté.

C'est là, sur l'île que j'ai vu l'âne efflanqué piétinant dans son enclos étroit un sol boueux. Pelage maculé de boue. Nous lui donnions du pain en passant puis on l'oubliait.

Je reviens à la galerie et fixe à nouveau cette sculpture. Tout se mélange. L'âne baisse la tête, vaincu, trop docile mais il semble ailleurs par la pensée. S'évadant de ce minuscule enclos où on l'a enfermé ? Ou de cette cimaise où on l'a accroché ? Tendait vers quoi ? Vers quelle mémoire ? A-t-il été libre ? Il ne peut qu'imaginer cette liberté comme ce qu'il n'a pas vécu. Il gravite, tournoie, inlassablement autour de cette question.

Un peu comme « la petite chèvre de Monsieur Seguin » Celle qui aspirait à la liberté dans la montagne. Une liberté qu'elle paya de sa mort.

Je détestais ce loup...

Prom'nons-nous

dans les bois

pendant que le loup n'y'est pas

si le loup y'était

il nous mangerait

mais comme il n'y'est pas

il nous mang'ra pas !

La mort est-elle toujours au bout du chemin de liberté ? L'âne corvéable, c'est nous, ce qui reste de nous quand on a renoncé à ce qui n'a pas été et qui aurait pu être. Alors, il va au petit bonheur la chance.

Résigné. On le dit résigné.

On dit aussi qu'il est têtue, résistant, courageux.

Oui, il a fallu lutter...

Je revois ce film de Bresson, « Au hasard Balthazar », une sorte d'autobiographie animale. Un récit initiatique... Une merveille. Je revois Marie qui le couvre de baisers et lui, deux êtres simples, innocents. Le regard de cet âne, bouleversant. La fuite. Le retour au lieu d'enfance. Et le cirque... L'âne regarde les animaux enfermés dans les cages qui le regardent. Le film s'ouvre et se ferme sur lui : un ânon qui tète, un âne qui meurt, seul, entouré du troupeau de mouton qui se serre autour de lui. Marie, battue, humiliée, livrée à une bande de tueurs.

Rejetés, aimés, raillés, tués. Deux vies vie ballottées au hasard de l'arbitraire. Un film troublant.

Comme un pressentiment d'un passé oublié...

Tout cela dans cette sculpture, aujourd'hui.

L'Âne

À quelques mètres du sommet, je m'arrêtais pour observer le paysage aride. En contrebas, un vieil homme surveillait un âne aux côtes marquées. Celui-ci cherchait des pousses entre les pierres brûlantes. Pourtant ses yeux trop grands et trop jaunes indiquaient sa volonté farouche. Intrigué, je scrutais plus attentivement le fond de la combe. Malgré l'absence de bruit, il avait les oreilles dressées. Le berger, lui, ne bronchait pas. Et l'âne continuait à paître dans les éboulis en me jetant des regards furtifs.

J'hésitais à repartir, mal à l'aise à l'idée de leur tourner le dos. Suant sur le chemin, j'espérais un orage. Un coup de tonnerre qui m'aurait détourné de ma peur. Au fond, une fuite sous la pluie lourde n'aurait rien résolu. Je m'assis sur une pierre pour réfléchir. Pour apprécier le mystère de cet âne. Relevant les yeux, je croisais le regard du berger et compris que lui aussi s'interrogeait en silence.

Aloïs

Le plus puissant des deux

Je te vois mais ne te comprends pas
 Je t'entends mais ne t'écoute pas
 Car je n'ai pas choisi.
 Je bois au tonneau des Danaïdes.
 Je ne serai jamais Delphine.
 Et pourtant.
 Telle une francisque, j'interfère dans ta vie.
 Je joue avec ton âme, je pianote en toi. Tu me regardes, tu me contemples, tu me scrutes.
 Je subis ta présence.
 Mais toi aussi. Tu peux bouger, marcher, sauter, fuir, ça y est, j'avais un corps et j'ai pris vie.
 N'oublie pas : « aucun d'entre vous n'a jamais vu mourir un âne »
 Parce que tu me penses, tu crois me dompter.
 Tu t'interroges ?
 Je ne bougerai pas, je n'en ai point besoin. Je suis immobile ; tes mouvements sont ceux de Sisyphe.
 Tu te crois posséder, je te sais possédé.
 Tu peux clore les paupières, ta maison est désormais ma maison.
 Trinquons ensemble !
 Mais n'oublie pas : « aucun de vous n'a jamais vu mourir un âne »

Nicolas de Brach

Platero et moi

Maman s'est couchée entre nous deux, dans le lit superposé, en bas. On entre tous les trois, coincés entre ses bras et l'échelle. Ivan du côté du mur, moi du côté du vide.

Elle ouvre un livre à la couverture noire, une petite gravure se découpe à l'eau-forte dans ma mémoire : on y voit l'âne Platero, l'air mélancolique.

Maman nous lit en espagnol et tous les soirs le rituel se répète : elle saute les pages comme des barrières, elle galope à grands traits dans le petit roman et sa voix finit par mourir misérablement sur la paille. Chaque soir, nous redemandons une page de tristesse et les sanglots montent dans la gorge, se nouent en cravate.

Les mardis et les jeudis, la nostalgie est interrompue par la voix soudain joyeuse de maman : « C'est l'heure, on y va ! ». On enfile des robes de chambre sur les pyjamas, on saute dans la Zastava, une rustique voiture des pays de l'Est, et l'autoroute a des allures de chemin.

Au creux de la nuit, maman chante un villancico de sa voix aux accents d'athéisme. Jésus dans sa nudité de marbre, l'âne aux yeux de désastre et la vierge au miroir du lac montent dans la voiture. On va chercher le père, le père aux mains de pinceaux.

Il entre dans la voiture, laissant sur le trottoir le bestiaire inquiétant de l'enfance. La porte se referme sur nos rêves.

Barbara